

Phèdre, Racine, Acte V, scène 6 : le récit de Théràmène

Théràmène, dans un long monologue, fait le récit de la mort d'Hippolyte, le fils de Thésée.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char. Ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés ;
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes ;
Sa main sur ses chevaux laissait flotter les rênes ;
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos ;
Et du sein de la terre, une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé ;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide ;
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large est armé de cornes menaçantes ;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes ;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage,
La terre s'en émeut, l'air en est infecté ;
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre, et d'un dard lancé d'une main sûre,
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.

La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix ;
En efforts impuissants leur maître se consume ;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers des rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt : l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé ;
Dans les rênes lui-même, il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie ;
Ils courent ; tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit ;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques,
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit.
De son généreux sang la trace nous conduit,
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
"Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende..." A ce mot, ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet, où des dieux triomphe la colère.
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Athalie, Racine, Acte II, scène 5 : le songe d'Athalie

Athalie, reine du royaume de Juda, rapporte ici un songe qui la tourmente.

Athalie

Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?)
Entretient dans mon coeur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille ». En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser.
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux (6).

Abner

Grand Dieu !

Athalie

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais lorsque revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier,
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.

BRÈVE TYPOLOGIE DU WESTERN

La typification la plus immédiatement repérable, celle qui fait dire aux détracteurs du western qu'on y raconte toujours les mêmes histoires, est celle des situations dramatiques, voire même d'épisodes particuliers (on sait par exemple que la bagarre aux poings et le duel - *gunfight* - sont des épisodes si inévitables que leur éventuelle absence elle-même prend un sens). Les situations-types les plus fréquentes sont celles de l'itinéraire, - souvent d'abord errance qui finit par se transformer, au hasard d'une rencontre, en quête d'un sens ; de l'établissement de la loi et de l'ordre dans une ville livrée à la barbarie ; du conflit entre grands éleveurs et petits fermiers, passage d'une féodalité à une démocratie ; de l'affrontement entre l'armée et les Indiens (situation qui doit demeurer épisodique, puisque son omniprésence peut faire basculer le film du western vers le film de guerre), etc.

Les personnages relèvent également d'une typologie, encore plus précise et restreinte (mais susceptible d'importantes variations). La figure centrale est celle du héros, caractérisé comme un expert de la conquête de l'Ouest, avec le savoir qu'elle implique, à la fois sur le maniement des armes, la survie dans les contrées sauvages, les mœurs indiennes, etc. Mais c'est aussi, plus profondément, une figure du peuple, au sens, en particulier, où le héros est spontanément du côté de la justice et du bon droit, prêt à prendre le parti des opprimés. En cela, le type symétriquement opposé sera celui du "méchant", du *villain*, emblème de la tyrannie et de l'injustice : l'affrontement final entre le héros et le *villain* sera le dénouement obligé de la situation.

Toutefois, les choses ne sont pas toujours aussi simples : au héros se juxtapose souvent, ou parfois même se substitue, un personnage plus ambigu, le *badman* (mauvais garçon), sorte de héros dévoyé, qui hésite, par défaillance morale ou par caprice du destin, entre deux camps, celui des opprimés et celui des tyrans, entre le juste et l'injuste, entre *right* et *wrong*. (Telles sont par exemple les grandes figures de hors-la-loi légendaires comme Billy the Kid ou Jesse James.) La question posée par le film sera alors celle du rachat possible du *badman*, fût-ce dans la mort.

Autour de ces types centraux gravitent des caractères secondaires qui se prêtent volontiers au pittoresque : le vétéran de l'Ouest (ou *old timer*), fidèle compagnon du héros, et qui est en quelque sorte celui qui garantit l'appartenance du héros à la fois au peuple et à la tradition historique des pionniers ; les divers représentants de la Loi : *sheriff* (élu par les citoyens) ou *marshal* (nommé par l'Etat) ; le joueur professionnel (*gambler*), à l'élégance aristocratique à la fois séduisante et suspecte ; le médecin, souvent déchu par l'alcool, mais capable de régénérescence dans les circonstances graves ; le "pied-tendre", nouveau venu dans l'Ouest et objet de quolibets ; les Indiens, enfin, dont le statut, on le verra, est très variable selon les époques.

On a souvent prétendu que le western était essentiellement un univers d'hommes, dans lequel les femmes ne joueraient qu'un rôle très accessoire. C'est un cliché absolument inexact. On soutiendra au contraire que le western ne saurait se passer d'au moins une figure féminine. On peut du reste assez facilement repérer deux types opposés de personnages féminins : d'un côté la *fiancée*, ou l'épouse, qui représente naturellement l'installation, l'établissement sur une terre, avec la fondation d'une famille ; elle est (ou a été) d'abord une pionnière, mais ce mouvement a nécessairement pour but un point d'ancrage. De l'autre côté, la figure de l'entraîneuse, ou son équivalent, qui représente la promesse de l'aventure, dans tous les sens du mot, avec son parfum d'illégalité et surtout, d'instabilité : bien que généralement en place (attachée à un saloon, par exemple), elle ne possède rien, ne cherche pas à posséder, et elle est toujours prête à repartir avec le héros ou le *badman*.

(...)